MAIL EDITION

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 20 JUILLET 1893. 66me Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres

Dufour & Bonsor,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
JEUDI, 20 JUILLET 1893.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes Ventes et Locations, etc. qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

La Convention de l'industrie sucrière, à Chicago.

Il est impossible d'ouvrir les journaux de nos campagnes, de la basse Louisiane, du centre ou du sud-ouest de l'Etat, sans être frappé de l'anxiété qu'y provoque presque partout la conduite que va suivre le Congrès, durant la session extraordinaire qui doit s'ouvrir prochainement en vue de réformer le tarif McKinley. On sait le rôle que joue l'industrie sucrière dans cette législation ; la nouveauté qui y a été introduite en sa faveur, — partidement, suivant les uns ; naïvement, suivant les autres, mais, à coup sûr, conformément aux précédents consacrés chez presque toutes les grandes puissances industrielles et commerciales de l'Ancien-Monde : nous voulons parler du système de la prime.

Certes, la question jusqu'ici insoluble des levées ; les piètres résultats auxquels elles ont abouti malgré les travaux accomplis et les millions dépensés ; les constantes inondations qui ruinent les particuliers, appauvrissent l'Etat, paralysent l'industrie et le commerce—tout cela inquiète vivement les populations et entretient chez elles de perpétuelles alarmes ; mais rien ne les émeut, ne les passionne autant que la question sucrière, parce que tout l'avenir du pays dépend de l'arrêt que le Congrès va rendre pour ou contre elle.

C'est ce qui explique les Conventions des planteurs et des fabricants de sucre qui se réunissent coup sur coup n'agère, une Convention d'Etat à la Nouvelle Iberie ; puis une autre d'un caractère tout à fait national qui est convoquée à Chicago, et pleine exposition, au milieu des populations de l'Union, accourues des quatre coins du pays.

La Louisiane a-t-elle lieu de s'alarmer comme elle le fait en ce moment ? Oui, certes, et ce n'est qu'à force d'insistance et d'adresse qu'elle peut gagner son procès ; car elle a des ennemis nombreux, plus nombreux même qu'on ne le suppose.

Et cependant, elle n'est pas si faible, si dénuée de défenseurs qu'on le pense. Elle est d'abord entourée de deux satellites avec lesquels, bien que réfugiés dans l'extrême Sud, il faut compter : le Texas et la Floride.

Il est vrai que si elle n'avait pas d'autres appuis, d'autres auxiliaires, nous n'aurions pas grande confiance dans le succès de sa cause ; mais ce n'est plus seulement avec la canne tropicale que l'on fabrique aujourd'hui le sucre dans l'Union. On en fait avec la betterave ; on en fait avec le sorgho ; on en fait avec l'érable.

Depuis le fond de la Californie et du Far West, jusqu'au Nord-Ouest et à la région des Lacs, on cultive aujourd'hui la betterave qui a le privilège de s'accommoder à tous les climats, et à la production de laquelle le sol de ces vastes régions est merveilleusement propice. C'est une industrie encore naissante, mais qui fait des progrès étonnissants. Rien qu'en 1892-93, la production sucrière de betteraves a triplé ; avant cinq ans, elle aura décuplé.

Ce qu'on ne sait pas assez, c'est que, grâce à l'étonnante fécondité du sol de l'Ouest, la betterave américaine est appelée à battre celle de la vieille Europe. Cela a déjà été prédit plus d'une fois par les hommes les plus compétents en la matière. Nous avons même de bonnes raisons pour déclarer que l'industrie sucrière louisianaise n'a qu'à se tenir constamment en éveil, à ne pas s'endormir sur ses lauriers présents et passés, si elle ne veut pas se laisser distancer par cette redoutable concurrente. Il n'y a pas à se le dissimuler, la culture de la betterave est destinée à enrichir un bon tiers des Etats de l'Union.

Le sorgho n'a peut-être pas fait d'aussi grands progrès ; il est même probable qu'il ne produira jamais qu'un sucre de qualité inférieure ; mais c'est un secours qui n'est pas à dédaigner dans la lutte que soutient en ce moment l'industrie sucrière. D'ailleurs, il réussit surtout dans les Etats qui deviennent les fiefs chéris des hommes d'Etat et des politiciens américains, dans ceux qui déterminent la victoire des partis et assurent la nomination des présidents.

Nous en dirons autant du sucre d'érable, du fameux Maple sugar dont sous si peu de temps les habitants de la Nouvelle Angleterre, la Louisiane était loin de se douter que dans la bataille qui se livre, en ce moment, elle trouverait des auxiliaires parmi les yankees.

Jusqu'aux îles Hawaïi qui se jettent dans la mêlée et protestent hautement contre la politique que l'on attribue au gouvernement d'arrêter les progrès de l'industrie sucrière de betteraves.

"C'est à ne pas le croire, s'écrie le *Herald*, de Honolulu. Plusieurs Etats de l'Union ont un sol produisant une betterave qui contient beaucoup plus de matière saccharine que celle de l'Europe. C'est cette betterave qui rendra l'Union indépendante de toute puissance étrangère. La production de ce sucre a triplé la saison dernière. Dans cinq ans, elle aura un rendement de deux cent millions de livres ; dans dix ans, d'un milliard et elle épargnera au pays une dépense de cent millions de dollars par an."

Du courage donc et haut les cœurs ! La situation est loin d'être désespérée. Nous ne croyons pas à une mesure ouvertement hostile à l'industrie ; on ne peut pas, on n'osera pas la prendre. Il y a maintenant du haut en bas de l'Union, trop d'intérêts agricoles et manufacturiers engagés dans la production sucrière. Mais pas de retard, pas de négligence, pas trop de confiance, surtout. Ce qu'il y a le plus à craindre, ce sont certains scrupules démocratiques aussi faux que dangereux. Il y a dans le parti des hommes qui sont encore capables de s'écrier : Périsse l'industrie sucrière plutôt qu'un principe ! Ils sont d'autant plus redoutables qu'on les sait honnêtes. Ce qu'il y a le plus à craindre, c'est moins l'abolition de la prime que le rétablissement d'un droit insuffisant, d'un sou la livre, par exemple—la mesure la plus malheureuse qu'on puisse prendre. Mieux vaut un meurtre brutal de l'industrie qu'une demi protection qui ne serait pour elle qu'une lente, douloureuse agonie. Et nos défenseurs, à Chicago et au Congrès, savent porter la lutte sur ce terrain, ils sont sûrs de la victoire.

Pour le teint il n'y a rien de mieux que le Salsepareille d'Ayer. Elle donne le coloris de la santé au visage pâle et blême.

Ballendard raconte qu'il a assisté à une fête donnée par le financier X....

—Il y avait là, dit-il, tout le dessus du panier....

—A salade, ajoute une mauvaise langue.

Z... se marie, la semaine prochaine, avec une veuve qui a dix ans de plus que lui.

Il annonçait la nouvelle à son cercle.

—Je comprends, dit un ami ; elle l'attire.

femme de

LOUISIANE.

Le *Louisiana Planter and Sugar Manufacturer*, Nouvelle-Orléans, du 15 juillet :

—LETTRE DE LA PAROISSE IBERVILLE :

La canne vient très bien. Nos planteurs ne l'ont jamais vue si haute, à l'époque de l'année où nous sommes. Sa couleur est sombre et vigoureuse ; elle dénote d'excellentes qualités dans la plante.

Dans les districts inondés, l'eau commence à se retirer, laissant derrière elle une odeur intolérable. Quant les familles ont les moyens d'aller habiter ailleurs, momentanément, elles se hâtent de partir.

M. Simon LeBlanc a l'intention de planter 150 acres de cannes, l'an prochain.

M. W. W. Ventress ne perdra pas plus de 30 acres ; sa perte consiste surtout en maïs et en pois.

Il y a ici beaucoup de partisans des déboucliés. Ils ont tenu un meeting à l'habitation Belle Grove, puis à Plaquemines. Il a été convenu d'envoyer des délégués à la Convention des déboucliés de Natchez.

On croit généralement que les partisans des déboucliés sont des ennemis des levées. C'est une erreur, ils veulent combiner les deux systèmes ; c'est l'opinion de la majorité qui est en faveur d'une surtaxe pour les levées. Qu'on fasse des études consciencieuses, et que la plus parfaite franchise, la plus parfaite impartialité président à ces débats, et qu'on s'en rapporte à la décision des hommes compétents ; c'est tout ce qu'ils désirent.

Sur Catherine et Kinsale, M. Thos. Supple fera une plus belle récolte que jamais.

M. Belfort Marionneaux, a des cannes et des pois superbes ; mais on avait jeté trop de semence.

—La banque de Plaquemine a plus de $100,000 de dépôt, avec un capital de $50,000. Elle a un surplus de $1,500 et un montant du profits non indivise, qui s'élève à $12,000.

—LETTRE DE LA PAROISSE POINTE-COUPÉE :

Nous venons de recevoir une pluie qui a fait beaucoup de bien à la canne ; elle est de 15 à 20 jours en avance et l'on peut affirmer que c'est la plus belle, la plus grande que nous ayons encore vue dans notre paroisse.

Le maïs n'avait pas besoin de pluie ; mais les pois qui s'y trouvaient semés, ont beaucoup bénéficié de cette ondée.

Le coton est en bon état. Bien qu'on en ait moins semé que l'an dernier, on en pourra expédier plus qu'en 1892.

Le lœuve baisse et l'on commence à voir les rives. Tout danger est maintenant passé. Bientôt va commencer la récolte du maïs et des foins.

On travaille beaucoup dans les sucreries. Les réparations sont cherchées partout, excepté sur quelques habitations où l'on installe des doubles effets, chez M. Lejeune, par exemple, et chez M. Sanchez.

On a réduit les taxes des malheureux qui ont été inondés. Le retrait des eaux arrive trop tard, il n'est plus temps de planter des patates douces.

Sur Fausse Rivière, les chenilles ont fait leur apparition dans les champs de coton.

Il y a beaucoup de maladies, en ce moment—de nombreux cas de fièvre typhoïde. On peut dire que cette fièvre est à l'état épidémique. Les médecins en en accusent maintenant vingt-quatre cas.

—LETTRE DE LA PAROISSE CALCASIEU :

Beaucoup de champs de riz ont déjà subi un échec par suite de la sécheresse ; la récolte sera en bien des cas considérablement diminuée. Si nous avions quelques pluies abondantes, la plante reprendrait vigueur et la maturation se ferait dans de bonnes conditions. Quelques champs sont, en ce moment, fort malades, mais ils ne sont pas complètement perdus. Il a plu cette semaine, mais pas assez pour faire du bien au sol, quand il était trop sec.

Il n'en est pas ainsi là où on a pu conserver le terrain humide. Nos pompes marchent régulièrement. Aussi là où elles fonctionnent, le riz est-il superbe. La récolte y sera très abondante et de belle qualité.

Nous connaissons un fermier qui a 800 acres de très beau riz, qui commence à épier. Il y a même des champs qui ont profité de l'empiètement des eaux de l'intérieur, mais ces eaux ont déjà disparu ; il est temps que les pluies surviennent. Par les temps qu'il fait, le soleil pompe vite l'eau et un champ se dessèche rapidement.

Si le temps sec actuel persiste, il y a fort à craindre que la récolte ne soit en partie perdue. Il y a des champs où le riz est devenu tout jaune.

On nous prédit de grandes pluies bientôt, mais si elles se font attendre, il sera trop tard.

Quelques-uns de nos fermiers ont réglé leur compte de la dernière récolte. Le bénéfice est extrêmement maigre. L'un d'eux qui avait expédié 900 sacs, n'a eu, tout compte fait, que $300 de profit.

Il y a plus de riz clairsemé qu'on ne le croyait dans la paroisse ; mais s'il pleuvait, il s'épaissirait et grandirait. On est moins enthousiaste qu'il y a un mois.

Il y a encore des fermiers qui songent à élever un moulin d'une capacité de 500 barils par jour.

La grande ferme qui appartenait à M.F. B. Cutting et qu'il est exploité maintenant par MM. Moor et Cie, a un grand champ de riz sur lequel une grande pompe verse constamment de l'eau ; mais il est difficile, par ce temps sec, de maintenir le sol humide. Cette pompe élève l'eau à 35 pieds de haut et arrose plus d'un mille de terrain ; plus de 500 acres sont ainsi irrigués. Elle envoie aussi de l'eau à des champs du voisinage. Cette pompe vient de remporter une grande victoire, à Chicago, dans un concours entre appareils de même espèce.

—LETTRE DE LA PAROISSE ASSOMPTION :

Nous avons eu des pluies abondantes et la pousse est assurée. Plus de crainte à entretenir pour la canne, à moins d'accidents imprévus.

Les hautes de trait peuvent un peu se reposer de leurs fatigues, mais leur travail va bientôt recommencer pour le transport du bois et du charbon.

Les matériaux pour la construction du pont de Napoléonville sont arrivés. Les travaux commenceront aussitôt que les eaux auront baissé. Avec un pont à Napoléonville et un autre à Labadieville nous verrons bientôt le chemin de fer transformer toute cette région.

MM. Bergeron et Phelps doivent acheter, cette année, 6,000 tonnes de cannes dans leurs environs.

—LETTRE DE LA PAROISSE RAPIDES :

Les planteurs, ici, ont achevé leur sarclage de la canne. Les chefs de travaux et les noirs ont en peu de répit pour le moment.

—Tout le monde convient, à l'heure qu'il est très avancée pour la saison ; elle s'grandi rapidement ; mais, dans certaines localités, il se fait du manque d'eau. Il n'a pas plu ici depuis un mois et tout nous indique que nous n'en avons pas encore fini avec la sécheresse.

—La chaleur des jours passés a été intense ; chaque jour, 95 degrés de chaleur, ou peut s'en faut.

—Depuis un mois, le coton a fait beaucoup de progrès. On croit, maintenant, qu'il donnera une bonne moyenne.

Le Rénovateur des Cheveux du Hall est le plus facile à employer, il est aussi le plus propre parmi les préparations rivales.

Une ménagère examine, dans un bazar à bon marché, une nouvelle poterie, prétendue incassable et inaltérable.

—Mais, demande la brave femme, avec une nuance d'ironiété, est-ce que ça ne donne pas du goût aux aliments ?

—Au contraire, madame, réplique le marchand.... ça leur en enlève !

Le fils de Joseph Prudhomme ayant besoin d'argent, se décide à tirer une traite sur son père.

Celui-ci, le jour de l'échéance, fait venir le coupable, et, d'un ton plein de dignité :

—Monsieur, lui dit-il, tirer ainsi sur son père, c'est le commencement du parricide.

EL QUIOT.

Le lundi de la Pentecôte, les Dupuis étaient en révolution. La semaine précédente, en apportant son beurre, Françoise Rebonté, la femme de Joseph Rebonté, le garde du bois de Dizy, leur avait déclaré : "Si les enfants ont des vacances, écrivez nous un mot, nous ferons cueillir des fraises dans la forêt, nous vous attendrons pour déjeuner, et les enfants joueront tout le jour avec el quiot."

Les enfants, Auguste et Léon, avaient eu des vacances, Mme Dupuis avait écrit à Françoise Rebonté. M. Dupuis avait retenu une tapissière chez le voiturier du bourg, et le matin de ce lundi, toute la famille attendait avec impatience le moment de partir pour la maison du garde. C'étaient des appels, des questions, des recommandations, des interpellations....

—Monsieur Dupuis, le panier est-il plein ?

—Auguste, as tu ton mouchoir ?

—Léon, prends ton foulard, les bois sont traîtres, un rhume est vite attrapé, on ne sait jamais.

Près de deux lieues à faire en guimbarde. Quelle expédition, songez donc ! Dans le panier, on avait entassé des victuailles, cuisses de lapin, morceau de veau froid, bouteilles de vin mousseux, nappe, serviettes, couteaux, fourchettes, destinés à renforcer l'ordinaire des Rebonté. On s'était muni de cannes, de parapluies,—il pouvait pleuvoir,—d'ombrelles, de filets à papillon, bref de tout l'extravagant bagage des citadins en villégiature.

Le voiturier amena sa tapissière vers dix heures, attirant aux portes les voisins. On salua les voisins, on les embrassa, on reçut leurs souhaits de beau temps, de bonne chance, de bon voyage. Enfin, on partit. Le soleil était chaud déjà, la poussière du chemin aveuglante. Pourtant, on monta, on descendit en excellente humeur la côte de Rosemont. On traversa Gilbertcourt dans un assourdissant bruit de ferrailles, on effraya tellement les oies et les canards endormis que toute la gent palmipède, avec d'interminables battements d'ailes, se précipita vers la mare. Les champs s'allongèrent de nouveau, blés, seigles, sarrasins, carrés de betteraves, et la ligne de la forêt se dessina, barrant l'horizon. Bientôt, les toits de Dizy apparurent. On traversa Dizy. M. Dupuis nommait les propriétaires des principales habitations. Des commères le reconnurent.

—C'est M. Dupuis, qui va chez les Rebonté avec sa famille.

Et durant que s'éloignait la tapissière, les poings sur les hanches, elles restèrent à causer de ce phénoménal événement. Dizy passé, il fallait suivre un chemin vicinal jusqu'à la première borne kilométrique. La maison des Rebonté, blanche et rose, se dressa là, palmbie, dans un pli de terrain, au milieu d'un vaste enclos, à la lisière du bois. Les deux vaches, dans le pré, broutent la luzerne ; le chien est à la chaîne devant sa cabane.

On est arrivé ! Auguste et Léon sautent sur la chaussée. M. Dupuis attache le cheval. Mme Dupuis pousse la barrière voie, entre dans la cour, pénètre dans le vestibule ; personne ne se montre pour la recevoir, ni Françoise Rebonté, ni Joseph Rebonté, pas même el quiot. Les Dupuis écarquillent les yeux, se regardent, s'étonnent, se consultent.

—Ils seront allés au devant de nous par la route nationale, dit Léon.

—Evidemment, répond Auguste.

Et tous quatre font irruption dans la salle à manger. Pour cacher son embarras, M. Dupuis propose de descendre le panier.

—Ce voyage a dû vous donner une terrible soif. Prenons toujours un verre.

On apporte le panier, on sort les verres, on débouche une bouteille, et l'on boit avec des rires nerveux aux hôtes absents. Puis, la pièce est minutieusement inspectée. Voici le fusil de réchange accroché au mur au-dessous du képi neuf ; les vieilles pipes jaunes de nicotine, toutes brûlées sur les bords ; la commode de noyer, dont le marbre sert d'autel à des gerbes de roses en porcelaine fanée ; le droit bureau d'acajou surmonté d'un groupe d'écureuils empaillés en des poses de duellistes farouches ; la cheminée de fonte, que décorent le pot à tabac, la lampe, la cafetière, la boîte de chicorée, l'étagère aux livres, où s'alignent au premier rang la *Clef des Songes*, le *Parfait Secrétaire*, le *Code pénal* et la *Reine Margot*.

De la salle à manger on passe à la chambre à coucher ; on admire sa flamande propreté, sa monumentale horloge, ses deux lits à rideaux de cotonnade, leur corpulence défiant le plafond, bondée de matelas, de couvertures, d'oreillers, d'édredons. Après la chambre à coucher, on visite la cuisine ; après la cuisine le bûcher, et la buanderie, et la remise. Pour un peu on eût inventorié le tecq à porcs et le poulailler.

—C'est une manière de tuer le temps, prononça M. Dupuis. Mais je suis in quiet, très inquiet. Oh diable sont partis M. et Mme Rebonté ?

Ils étaient sans doute parti pour un très long voyage, car midi sonna sans qu'on les vît entrer. On patienta une demi-heure, trois quarts d'heure, une heure, en musant aux fenêtres. Rien encore. La faim, aiguisée par l'air de la campagne, tarandait les entrailles des jeunes garçons ; ils avouèrent leurs angoisses.

—Eh bien, parbleu, tant pis, mettons la table.

Et les voilà qui mettent la nappe, les serviettes, qui rapportent de la cuisine des plats, des assiettes, des verres, et qui étalent les provisions préparées.

—Mes enfants, dit Mme Dupuis, j'avais compté sur l'obligeance des Rebonté pour compléter notre dîjeuner.... Je n'étais trompée, vous ferez maigre chère. A la fortune du pot. Contre mauvaise fortune bon cœur.

—A la guerre comme à la guerre ! conclut M. Dupuis.

—Et les fraises ? demanda Auguste.

—Oui, les fraises ? reprit Léon.

Comme si elle avait entendu les réflexions des collégiens, une petite paysanne ouvrit la porte, un énorme bol à la main.

—C'est pour Mme Rebonté, qu'elle m'a dit d'présenter ça qu'j'avions été cueillir ai'l'aprèt.

—Très bien, très bien, mon enfant. Pose la ton bol. Combien te devons-nous ?

—J'avons eu bien grand peur, par cause des vipères. On n' doit pas en cueillir qu'après quatre heures. A l' tantôt, c'est trop dangereux.

—Je te félicite d'avoir été au bois le matin ; tu es courageuse, je vois cela. Combien te doit-on ?

—Au moins deux sous.

—En voilà quatre ; mais dis-nous où sont M. et Mme Rebonté ?

—J'croyons qu'y sont énallés à la chasse.

—A la chasse !....

—Dame ! y zavions l'carnjer et pis encore el fusil.

—Et leur garçon ?

—Y n'y étions point.

—Allons, mes enfants, formula Mme Dupuis, il faut vous résigner à jouer seuls ; nous irons faire une promenade quand nous aurons pris le café, et puis nous regagnerons le bourg.

Les collégiens se résignèrent, et, aussitôt la table desservie, allèrent cavalcader dans le bois, longeant la Sente-aux-Loups, le Chemin-du-Veneur, pour revenir par le Fond-aux Couleuvres ; et partout, sous les aulnes, sous les trembles, sous les chênes, sous les bouleux, sous les charmes, dans des arcs de lumière tamisée par le lacis des feuillages, dans la fraîcheur montant de ce sol de tourbière, ils rencontrèrent le silence étendu, rendu plus sensible encore par le bourdonnement des mouches et des taons. A terre, dans l'herbe, dans la mousse, dans les ornières, des limaces rampaient, des grenouilles sautaient avec quétude. C'était le primitif Eden. Ils y restèrent deux heures, enfouis dans la verdure.

Quand ils revinrent à la maison du garde, les Rebonté se lamentaient dans la cuisine, le mari jurant et hacrant, la femme en larmes.

—Pardien, monsieur, madame, direntils, qu'est-ce que vous avez dû penser d'nous ?.... Nous avons bien à nous s'cuser ; mais nous sommes tant dans l'malheur !.... El quiot n'est pas rentré d'puis hier soir avant l'dîner !.... Il s'est enauvé !.... Nous avons couru à sa recherche à l'école, dans l'campagne, dans l'bois ; nous avons appelé, crié ; nous n'avons trouvé rien.

Ils expliquèrent qu'el quiot était de caractère fort susceptible. La veille, il s'était levé comme d'habitude à six heures et demie ; il avait déjeuné de bon appétit ; il s'était dirigé vers l'école, où il se rendait pour huit heures. Là-bas, le voyant fort instruit, on le poussait, on le poussait, en lui faisant briguer le certificat d'études.....

—Et tout à coup nous avons appris qu'il était refusé. Vous d'vinez sa peine, est-ce pas ? Il n'aura point voulu r'paraître chez nous, et il s'est enauvé.

Et la femme se reprit à pleurer, répétant :

—Un si bel enfant !.... Il aura douze ans à l'Fête à Dizy.

Le mari conta qu'il avait battu la forêt toute la nuit et qu'il ne comprenait pas comment un garçon si jeune n'avait pas reculé devant l'ombre effrayante. La nuit, ce n'est par comme dans le jour ; il y a partout des bruit de toute sorte ; les grenouilles coassent, les chouettes pleurent, les sangliers grommellent, les biches, les cerfs bâment, un monde de bêtes qui grouille, qui court, qui se heurte avec rage.

—Il faut qu'il se soit péri ! clama la mère.

Les Dupuis ne savaient vraiment quelle contenance garder pour répondre à ces plaintes ; ils s'excusèrent à leur tour d'avoir si mal choisi leur temps, et après avoir joint leurs regrets à ceux des pauvres parents, ils s'empressèrent de détacher leur cheval et d'avertir Léon ainsi qu'Auguste de l'immédiat départ.

Léon s'exécuta de bonne grâce ; mais Auguste, plus fougueux, plus rebelle, voulut s'esbaudir encore un tantinet avant de monter en voiture. Furtivement, il pénétra dans le verger pour y cueillir de rouges groseilles. Il s'en donna de pleines pochées. Près des dernières groseilles s'arrondissait un cerisier superbe. Désireux de grimper à cet arbre chargé de fruits alléchants, Auguste leva la tête. Il devint bléme de stupeur en remarquant deux jambes qui pendaient, qui pendaient au-dessous de la maîtresse branche. Au-dessus des jambes, un corps se pelotonnait, et au-dessus du corps une bouche, une bouche s'ouvrait, large, pour goulûment engloutir les cerises du cerisier.

—Maman, el quiot ! cria-t-il, el quiot, el quiot !

A ses cris, les parents accoururent, suivis bientôt de Léon, de M. et de Mme Dupuis. Eu un instant el quiot fut happé, saisi, descendu. C'était un gros garçon court, trapu, aux cheveux plats et jaunes. Très ébouriffé, un peu pâl, il tomba sur la poitrine de sa mère avec beaucoup d'aplomb et pas ému.

—Malheureux, quoiqu' tu faisa's là ? demanda Françoise, après qu'elle l'eut embrassé et couvert de sonores baisers.

—Je mangeais des cerises, pardi.

—Pourquoi qu' tas pas répondu quand nous t'appelons ?

—J'avais peur ed'recevoir une tournée.

—Et pendant qu' nous t' cherchons, oh qu' t'as passé la nuit ?

—Dans l'étable aux vaches, donc.

—Et tu n'as vécu que d'cerises !.... Nom des os, ce qu' t'as dû manquer, depuis hier !

Triomphant, et un malicieux sourire au coin des lèvres, le gamin répliqua :

—J'avais pris une miche ed' pain.

HENRI DE BRAINNE.

Un mot de M. Clemenceau.

A la chambre, un député—de ceux qui avaient été les premiers à le conspuer à Panama—se dénonce—se précipite au devant du *leader* des gauches et lui tend la main avec effusion.

Alors M. Clemenceau, se penchant à l'oreille d'un ami :

—Le coup de *main* dé l'âne !

A la Chambre.

—Comment se fait-il, demande un député à l'un de ses collègues, que X.... ait obtenu la croix ? Quels services a-t-il rendus ?

—Aucun.

—A quel titre le décore-t-on ?

—A titre onéreux.

En chemin de fer :

Trois dames causaient bruyamment dans un coin du compartiment, où se tient aussi un vieux monsieur très digne, plongé dans la lecture d'un journal.

Tout à coup, l'une des dames se tourne vers lui :

"Je pense, monsieur, que notre conversation ne vous importune pas ? dit elle.

"Oh ! nullement, madame ! Il y a trente ans que je suis marié !"

Après le verdict de l'affaire Francis-Bricou :

Un juré, rentrant chez lui.—Enfin, chère amie, j'ai obtenu qu'ils ne le condamnent pas à mort....

La femme du juré, l'embrassant.—Ah ! cher ami, tu as sauvé ta femme, tes enfants et toute la "maison !!!"

Le portrait ci dessus est celui de la petite fille d'un des hommes d'Etat les plus distingués de la Virginie. Quand l'enfant eut une attaque de choléra infantum et que les médecins l'avaient abandonnée, on lui fit prendre du Germetuer. Deux heures après elle était ravivée et sa cure commença rapidement. Dans une récente lettre, renfermant les portraits qui précèdent de l'enfant et de la gardienne-la mère dit que "l'enfant fut arrachée à la mort par le Germetuer."

K. R. G. King's Royal Germetuer guérit les maux d'estomac, les désordres nerveux, les affections d'intestins chez vieux et jeunes, maladies des reins et de la vessie et débilité.

KING'S ROYAL GERMETUER CO. Atlanta, Ga.

M. JAMES M. ROLLINS, de St-Louis, Mo., dit :

J'ai fait usage du KING'S ROYAL GERMETUER et puis attester ses merveilleux mérites pour la cure de l'indigestion et de la dyspepsie. C'est un remède sûr pour brûlures et meurtrissures. Une ou deux applications locales suffisent généralement pour apaiser les souffrances d'une grave brûlure. Il est excellent dans le cas de prostration physique et comme remède à avoir dans une maison, c'est une bénédiction.

22 février 1893.

Ma femme a beaucoup souffert de catarrhe pendant plusieurs années et avait fait l'es al de nombreux remèdes sans résultat. Une bouteille de Germetuer l'a soulagée ; chaque bouteille a amené quelque amélioration au point que nous pus attendons à une guérison parfaite. Elle a gagné vingt liv ce depuis qu'elle prend du Germetuer. Je souffrais d'indigestion et d'insomnies bouteilles de Germetuer ont fait de moi un homme nouveau. Mon appétit est bon et mon sommeil profond et réparateur.

REV. J. H. SPURLIN,
Pasteur de la Première Eglise Baptiste, Sturgis, Ky.

T. E. RICHEY, pharmacien, Princeton, Ky., écrit : "J'ai vendu beaucoup de Germetuer et j'en ai toujours été satisfait."

I. L. LYONS & CIE, Agents distributeurs.

GONZALES & LAUDUMIEY.

Entrepreneurs de pompes funèbres et embaumeurs.

170 CHEMIN DU BAYOU, 170
Près Remparts.

VOITURES ET TALLY-HOS A LOUER.

Ordres pour enterrements reçus par téléphone jour et nuit.

TÉLÉPHONE NO 479.

21 fév 93—1 an

LIQUIDATION,

M. A. CASTEL, coin des rues Royale et St-Pierre, a l'honneur de faire savoir à sa clientèle et au public en général, qu'il liquide ses affaires, et vendra à dérapé d'une modiste infime, tout son fonds de marchandises. L'occasion est exceptionnelle pour les familles, les personnes qui tiennent hôtels, pensions, etc. 4 juin—1m

LE COLLÈGE JEFFERSON,
A ST-JACQUES, LNE.,
Sous la Direction des Pères Maristes.

Est à Collège Point, sur le Mississipi, à 50 milles en amont de la Nouvelle Orléans, avec lequelle il a des communications toutes les heures par bateaux à vapeur et des trains des chemins de fer Vallée du Mississipi et Texas Pacific.

Conditions modérées. La session commence le 5 septembre. Pour des renseignements s'adresser au Très Rév. J. H. Blenk, S. M., Convent P. O., Paroisse St-Jacques, Lne.

giut au Sept—

D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales

Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.

Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux lieues de la rue du Canal, 2me étage

Lerov 92—1 an—mer.jeu.dim

FRANTZ & OPITZ,

Horlogers et Joailliers

No 17 RUE BOURBON,

Près Canal, à une porte de l'entrée de la maison D. H. Holmes.

1er août

Compagnie d'assurances du Sun Mutual
DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Succursale No 68 rue Royale.

Capital payé $500,000 00
Actif, 1er janvier 1892 ..... 1,019,608 33

J. WALLACE JOHNSON, Gérant. CHS. LAUDUMIEY, CHS. D. FOUCHER.

18 juin 93—1 an

Compagnie d'Assurances PHŒNIX de Hartford, Conn.
—SUCCESSEURS DE LA—
COMPAGNIE D'ASSURANCES DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

Actif, valeur réelle $5,826,322

Pertes réglées à la Nouvelle Orléans ainsi que le font les Compagnies locales

JULES TUYES, Agent-Résident.

29mai—1an

THE Photo Co.

P. E. CARRIÈRE,
ADMINISTRATEUR,

Coin des rues Canal et Bourbon,

NOUVELLE-ORLÉANS, LNE.

Vend tous les ARTICLES PHOTOGRAPHIQUES de toutes descriptions

Nouvelles marchandises—Les derniers modèles comme appareils—Prix de New York.

1er mai—2f p.—dim mer

COMPAGNIE D'ASSURANCE

LIVERPOOL AND LONDON AND GLOBE.

Plus de $51,000,000 de pertes payées aux Etats-Unis

Toutes les pertes sont payées COMPTANT, sans escompte, aussitôt qu'elles sont justifiées.

Pertes payées pour l'incendie de Chicago - - - - $3,239,091
Pertes payées pour l'incendie de Boston - - - - $1,427,290

Les pertes et toutes les affaires de la compagnie sont réglées par les officiers et les directeurs à la Nouvelle-Orléans, sans avoir recours à aucun autre bureau, ainsi que le font les compagnies locales.

DIRECTEURS A LA NOUVELLE-ORLÉANS.

Gustaf R. Westfeldt, L. C. Fallon, Lucas E. Moore, C. M. Soria.

HENRY V. OGDEN, Secrétaire Résident. LAWRENCE F. LOW, Assistant Secrétaire
J. G. PEPPER, Député Sous-Secrétaire.

12 nov—92—1 an

HY WELLMANS, Président. CHAS H. SCHENCK, Vice-Président.

TEUTONIA SAVINGS BANK,

(BANQUE D'ÉPARGNES TEUTONIA.)

127 ..... RUE DE LA COMMUNE 127

Reçoit des dépôts D'UN DOLLAR et au-dessus tous les jours de 9 h. du matin à 3 h. de l'après midi, et, en outre, le lundi, de 5 h. à 7 h. de l'après midi.

Intérêt, au taux de TROIS POUR CENT par an, payable tous les six mois APRÈS TROIS MOIS.

W. W. WEBB, Caissier.

16 juin—1m

Montres Américaines Waltham,

—FAITES SPÉCIALEMENT POUR—

—BIJOUTIER—

113 et 115 RUE DU CANAL, Nlle-Orléans.

Envoyées par express avec pleine garantie sur reçu du prix et C.O.D.

Montres pour Dames, grandeurs exactes, unies ou ciselées.

Diamant en cœdre, or massif	35 00	Montre plaquée or	15 00
Montre en or massif, 14 Karat	25 00	Montre en argent, massif	10 00
Montre en or massif, 10 Karat	20 00	Montre Silverine	8 00

Montres en diamants incrustées, $50.00, $75.00, $100.00.

Prix des Montres pour Messieurs, grandeur moyenne :

Montre en or, massif, 14 Karat	40 00	Montre plaquée, 14 Karat	20 00
Montre en argent, massif	10 00	Montre plaquée, 10 Karat	16 50

Avec garantie pour qualité et le temps.

UN STOCK COMPLET DE MONTRES FINES DE ROWARD, DIAMANTS, BIJOUTERIE ET ARGENT MASSIF.

A. M. HILL,

113 et 115 rue du Canal et 78 rue St-Charles, Nlle-Orléans.

30avril—4m

LA MAISON DE MUSIQUE

La plus ancienne et la meilleure marché de tous les Etats du Sud, est sans contredit

PHILIP WERLEIN,

135 - RUE DU CANAL, - - 135

Pianos droits tout neufs à $250.

Pianos de seconde main à partir de $75.

Prière de visiter le magasin et de s'assurer de la modicité de nos prix avant d'acheter ailleurs. 2 avr—1 an, dim. mar. ven

Dr J. B. PEREZ,

Depuis 35 ans un spécialiste dans le traitement des maladies d'un caractère privé. Maladies de Bright, de la vessie, la spermatorrhée, le rétrécissement de l'urètre, etc. Impuissance causée par l'âge ou par aucune autre cause.

Maladies des Femmes et leurs irrégularités promptement guéries.

Dr Peres Female Regulating Pills—le remède le plus efficace pour toutes les irrégularités des femmes. A vendre dans toutes les pharmacies. Prix : $1 par bouteille.

DR PEREZ, Bureau 238 rue du Canal près le Dépôt du Fort Espagne.

18 déc 92—1 an

BUVEZ !!!

L'eau minérale effervescente de la source d'Abita.

Comme eau de table, elle n'a pas d'égale.—Le remède de la nature pour tous les maux de l'estomac, du foie et des reins. En vente partout.

30 sept—1 an sam dim

DENTISTES.

Dr CHARLES LANAUX,
DENTISTE,

No 196 rue Canal, près Remparts.

Etant de retour dans